FEUILLETON DU 2 JUIN 1903. — N° 491

Les Trois Mousquetaires

par

Alexandre DUMAS

TROISIEME PARTIE

Le Vicomte de Bragelonne

LIII

Les deux amies

— Ah ! tu préjuges.

— Les soupirs dont tu parlais sont plus que des indices.

— Ah ! mais tu m'accables, fit tout à coup la jeune femme en rassemblant toutes ses forces comme le lutteur qui s'apprête à porter le dernier coup ; tu ne comptes qu'avec mes mauvaises passions et mes faiblesses. Quant à ce que j'ai de sentiments purs et généreux, tu n'en parles point. Si je me sens entraînée en ce moment vers M. le surintendant, si je fais même un pas vers lui, ce qui est probable, je te le confesse, c'est que le sort de M. Fouquet me touche profondément, c'est qu'il est, selon moi, un des hommes les plus malheureux qui soient.

— Ah ! fit la marquise en appuyant une main sur son cœur, il y a donc quelque chose de nouveau ?

— Tu ne sais donc pas ?

— Je ne sais rien, dit Mme de Bellière avec cette palpitation de l'angoisse qui suspend la pensée et la parole, qui suspend jusqu'à la vie.

— Ma chère, il y a d'abord que toute la faveur du roi s'est retirée de M. Fouquet pour passer à Colbert.

— Oui, on le dit.

— C'est tout simple, depuis la découverte du complot de Belle-Isle.

— On m'avait assuré que cette découverte de fortifications avait tourné à l'honneur de M. Fouquet.

Marguerite se mit à rire d'une façon si cruelle que Mme de Bellière lui eût en ce moment plongé avec joie un poignard dans le cœur.

— Ma chère, continua Marguerite, il ne s'agit plus même de l'honneur de M. Fouquet ; il s'agit de son salut. Avant trois jours la ruine du surintendant est consommée.

— Oh ! fit la marquise en souriant à son tour, c'est aller un peu vite.

— J'ai dit trois jours parce que j'aime à me leurrer d'une espérance. Mais très certainement la catastrophe ne passera pas vingt-quatre heures.

— Et pourquoi ?

— Par la plus humble de toutes les raisons : M. Fouquet n'a plus d'argent.

— Dans la finance, ma chère Marguerite, tel n'a pas d'argent aujourd'hui qui demain fait rentrer des millions.

— Cela pouvait être pour M. Fouquet alors qu'il avait deux amis riches et habiles qui amassaient pour lui et faisaient sortir l'argent de tous les coffres ; mais ces amis sont morts.

— Les écus ne meurent pas, Marguerite ; ils sont cachés, on les cherche, on les achète et on les trouve.

— Tu vois en blanc et en rose, tant mieux pour toi. Il est bien fâcheux que tu ne sois pas l'Egérie de M. Fouquet, tu lui indiquerais la source où il pourra puiser des millions que le roi lui a demandés hier.

— Des millions ! fit la marquise avec effroi.

— Quatre... c'est un nombre pair.

— Infâme ! murmura Mme de Bellière torturée par cette féroce joie.

— M. Fouquet a bien quatre millions, je pense, répliqua-t-elle courageusement.

— S'il a ceux que le roi lui demande aujourd'hui, dit Marguerite, peut-être n'aura-t-il pas ceux que le roi lui demandera dans un mois.

— Le roi lui redemandera de l'argent ?

— Sans doute, et voilà pourquoi je te dis que la ruine de ce pauvre M. Fouquet devient infaillible. Par orgueil, il fournira de l'argent, et quand il n'en aura plus il tombera.

— C'est vrai, dit la marquise en frissonnant ; le plan est fort... Dis-moi, M. Colbert haït donc bien M. Fouquet ?

— Je crois qu'il ne l'aime pas... Or, c'est un homme puissant que M. Colbert ; il gagne à être vu de près : des conceptions gigantesques, de la volonté, de la discrétion ; il ira loin.

— Il sera surintendant ?

— C'est probable... Voilà pourquoi, ma bonne marquise, je me sentais émue en faveur de ce pauvre homme qui m'a aimée, adorée même ; voilà pourquoi, le voyant si malheureux, je me pardonnais son infidélité... dont il se repent, j'ai lieu de le croire ; voilà pourquoi je n'eusse pas été éloignée de lui porter une consolation, un bon conseil ; il aurait compris ma démarche et m'en aurait su gré. C'est doux d'être aimée, vois-tu. Les hommes apprécient fort l'amour quand ils ne sont pas aveuglés par la puissance.

La marquise, étourdie, écrasée par ces atroces attaques, calculées avec la justesse et la précision d'un tir d'artillerie, ne savait plus comment répondre ; elle ne savait plus comment penser.

La voix de la perfide avait pris les intonations les plus affectueuses ; elle parlait comme une femme et cachait les instincts d'une panthère.

— Eh bien ! dit Mme de Bellière, qui espéra vaguement que Marguerite cessait d'accabler l'ennemi vaincu. Eh bien ! que n'allez-vous trouver M. Fouquet ?

— Décidément, marquise, tu m'as fait réfléchir. Non, il serait inconvenant que je fisse la première démarche. M. Fouquet m'aime sans doute, mais il est trop fier. Je ne puis m'exposer à un affront... J'ai mon mari d'ailleurs à ménager. Tu ne me dis rien. Allons ! je consulterai là-dessus M. Colbert.

Elle se leva en souriant comme pour prendre congé. La marquise n'eut pas la force de l'imiter.

Marguerite fit quelques pas pour continuer à jouir de l'humiliante douleur où sa rivale était plongée, puis soudain :

— Tu ne me reconduis pas ? dit-elle.

La marquise se leva pâle et froide sans s'inquiéter davantage de cette enveloppe qui l'avait si fortement préoccupée au commencement de la conversation et que son premier pas laissa à découvert.

Puis elle ouvrit la porte de son oratoire, et sans même retourner la tête du côté de Marguerite Vanel, elle s'y enferma.

Marguerite prononça ou plutôt balbutia trois ou quatre paroles que Mme de Bellière n'entendit même pas.

Mais aussitôt que la marquise eut disparu, son envieuse ennemie ne put résister au désir de s'assurer que ses soupçons étaient fondés, elle s'allongea comme une panthère et saisit l'enveloppe.

— Ah ! dit-elle en grinçant des dents, c'était bien une lettre de M. Fouquet qu'elle lisait quand je suis arrivée !

Et elle s'élança à son tour hors de la chambre.

Pendant ce temps, la marquise, arrivée derrière le rempart de sa porte, sentait qu'elle était au bout de ses forces : un instant elle resta raide, pâle et immobile comme une statue ; puis, comme une statue qu'un vent d'orage ébranle sur sa base, elle chancela et tomba inanimée sur le tapis.

Le bruit de sa chute retentit en même temps que retentissait le roulement de la voiture de Marguerite sortant de l'hôtel.

LIV

L'argenterie de Madame de Bellière

Le coup avait été d'autant plus douloureux qu'il était inattendu : la marquise fut donc quelque temps à se remettre, — mais, une fois remise, elle se prit aussitôt à réfléchir sur les événements tels qu'ils s'annonçaient. Alors elle reprit, dût sa vie se briser encore en chemin, cette ligne d'idées que lui avait fait suivre son implacable amie.

Trahison, puis noires menaces voilées sous un semblant d'intérêt public, voilà pour les manœuvres de Colbert.

Joie odieuse d'une chute prochaine, efforts incessants pour arriver à ce but, séductions non moins coupables que le crime lui-même, voilà ce que Marguerite mettait en œuvre.

Les atomes crochus de Descartes triomphaient ; à l'homme sans entrailles s'était unie la femme sans cœur.

La marquise vit avec tristesse, encore plus qu'avec indignation, que le roi trempât dans un complot qui décélait la duplicité de Louis XIII déjà vieux, et l'avarice de Mazarin lorsqu'il n'avait pas encore eu le temps de se gorger de l'or français.

Mais bientôt l'esprit de cette courageuse femme reprit toute son énergie et cessa de s'arrêter aux spéculations rétrogrades de la compassion.

La marquise n'était point de ceux qui pleurent quand il faut agir et qui s'amusent à plaindre un malheur qu'ils ont moyen de soulager.

Elle appuya pendant dix minutes à peu près son front dans ses mains glacées ; puis, relevant le front, elle sonna ses femmes d'une main ferme et avec un geste plein d'énergie.

Sa résolution était prise.

— A-t-on tout préparé pour mon départ ? demanda-t-elle à une de ses femmes qui entrait.

— Oui, madame ; mais on ne comptait pas que madame la marquise dût partir pour Bellière avant trois jours.

— Cependant tout ce qui est parures et valeurs est en caisse ?

— Oui, madame ; nous avons l'habitude de laisser tout cela à Paris. Madame, ordinairement, n'emporte pas ses pierreries à la campagne.

— Et tout cela est rangé, dites-vous ?

— Dans le cabinet de madame.

— Et l'orfèvrerie ?

— Dans les coffres.

— Et l'argenterie ?

— Dans la grande armoire de chêne.

La marquise se tut ; puis, d'une voix tranquille :

— Que l'on fasse venir mon orfèvre, dit-elle.

Les femmes disparurent pour exécuter l'ordre.

Cependant la marquise était entrée dans son cabinet, et avec le plus grand soin considérait ses écrins.

(*A suivre.*)

Annonce légale

VILLE DE TOURCOING

Travaux Communaux

ADJUDICATION

Le VENDREDI 12 JUIN 1903, à trois heures de l'après-midi des travaux suivants :

1° Aqueduc rue du Printemps, 8.500 fr.

2° Aqueduc rues du Levant, Châteaubriand et Augereau, 20,000 fr.

3° Aqueduc rue Winoc-Chocqueel, 4.200 fr.

4° Chaussée pavée rue Winoc-Chocqueel, 25,000 fr.

Renseignements au bureau de la voirie.

AVIS DIVERS

COMPAGNIE DU GAZ DE ROUBAIX

Eclairage et Chauffage

Appareils de tous styles et de tous prix pour l'éclairage au gaz et à l'électricité : Lustres, suspensions, girandoles, appliques, etc..

Articles divers pour l'incandescence par le gaz.

Appareils pour la cuisine et le chauffage des appartements : Réchauds, cuisinières en fonte brute ou émaillée ; foyers en tous genres, au gaz et au coke, pour salons et salles à manger.

Réchauds à gaz pour cabinets de toilette et pour repasseurs, pâtissiers, chapeliers, tailleurs, coiffeurs.

Chauffe-bains à gaz, perfectionnés.

Voir exposition, rue du Curé, 16, Roubaix.

Plus d'Oppressions ni

ASTHME

M. L. Bruneau, pharmacien, à Lille, 71, rue Nationale, envoie Gratis et Franco UNE BOITE D'ESSAI de Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE avec nombreux certificats de guérison.

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

BISCUITS DÉPURATIFS DU DOCTEUR OLLIVIER

GUÉRISON

CERTAINE & RADICALE

par ce puissant dépuratif, des Maladies contagieuses les plus invétérées, des Maladies de la Peau, des Vices du Sang, des Ulcères, et toutes les affections résultant des Maladies Syphilitiques récentes ou anciennes, telles que les Accidents secondaires de la Bouche et de la Gorge, les Rhumatismes articulaires et musculaires, les Glandes, etc., etc.

Les Biscuits DÉPURATIFS du Dr OLLIVIER sont Seuls approuvés par l'Acad. de Méd. de Paris, Seuls autorisés par le Gouvernement français, Seuls admis dans les Hôpitaux de Paris.

RÉCOMPENSE de 24.000 fr.

Depuis plus d'un demi-siècle que ces Biscuits sont employés par les princes de la science, aucun médicament n'a obtenu une série de ces distinctions.

Traitement agréable, rapide, économique et sans rechute.

PARIS, 7, Rue Rivoli, 33, et toutes Pharmacies et Hôts. ET PAR CORRESPONDANCE.

Avis important

A LOUER

près de la Gare des Voyageurs de Lille et de la grande vitesse, une vaste salle de 250 mètres carrés, bien aérée, parfaitement éclairée, accès facile, entourée d'une galerie de 2 m. de largeur, avec plusieurs bureaux dont un principal sur rue. Installation splendide pour atelier de confections, magasin de mercerie en gros, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. P. LAGRANGE, 28, rue de Fives, Lille.

L'ACTUALITÉ COMIQUE

LA CIVILISATION EN CHINE

— *Eh bien? .. votre petit Li-Kao, montre-t-il une vocation?*
— *Il adore les sports.*
— *Faudra en faire un boxeur alors.*

LA QUESTION MANDCHOUE

DERNIÈRE HEURE. — *Les négociations entre la Chine et la Russie se poursuivent très activement et l'on peut espérer une heureuse solution d'ici quelques années.*

RÉDACTION

LE DIRECTEUR. — *Vos dessins ne sont pas réussis cette semaine... vos binettes ne sont pas drôles !...*

LE DESSINATEUR. — *Très bien, Monsieur, j'en ferai désormais dans le genre de la vôtre.*

HEMORRHOIDES

prompt soulagement, guérison radicale

LE VÉRITABLE

Onguent CANET-GIRARD

ayant plus de cent années d'existence, est un remède souverain pour la guérison de toutes les plaies, panaris, furoncles, anthrax, blessures de toutes espèces. Ce topique excellent a une efficacité incomparable pour la guérison des tumeurs ex-croissances de chair, les ulcères et la gangrène.

Chaque rouleau renferme la manière de l'employer. Pour l'avoir véritable, il faut exiger que chaque rouleau porte la signature.

Prix du rouleau : 2 Fr.

S'envoie par la poste. Affranchissement : 0 fr. 20.

VÉRIFIÉ, 4, rue des Orfèvres PARIS

QUINA BRUNO

Envoi franco 12 litres 20 fr., 1 lit. 3,04

BRUNO TAVERNIER, pharmacien 36, quai Fulchiron, LYON.

Fournisseur de Messieurs les officiers des Armées de terre et de mer

PLUMES METALLIQUES

J.-B. MALLAT

PARIS

Chez tous les Papetiers

Coaltar Saponiné Lebeuf

DESINFECTANT ANTIASMATIQUE

cicatrisant les plaies

Admis dans les hôpitaux de Paris et de la marine militaire française, preuve irrécusable de ses qualités.

Très efficace contre les plaies, cancers, gangrène, angines, etc., etc.

LOTIONS HYGIENIQUES POUR LA TOILETTE

Bayonne. — Pharmacie Lebeuf et chez tous les Pharmaciens.

IMPRESSIONS

Jetez les yeux sur les annonces chez nous et vous vous rendrez compte de ce qu'est la publicité. Tous les négociants sont, en effet, convaincus que l'annonce produit sur l'abonné les impressions suivantes :

Première annonce, insérée pour la première fois : il ne la voit pas.

Deuxième insertion : Il la voit, mais il ne la lit pas.

Troisième insertion : Il la lit.

Quatrième insertion : Il regarde le prix de l'article.

Cinquième insertion : Il prend l'adresse.

Sixième insertion : Il en parle à sa femme.

Septième insertion : Il se décide à l'acheter.

Huitième insertion : Il l'achète.

Neuvième insertion : Il signale l'annonce à ses amis.

Dixième insertion : Les amis en parlent à leurs femmes, etc., etc.

CONCLUSION !

Il ne faut pas publier une annonce moins de dix fois.

SPÉCIALITÉ DE Costumes pour ENFANTS, GARÇONNETS et FILLETTES

Mme LESUR

Costumes de classe

ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146

Moutarde "Grey Poupon" Dijon

LIEBIG LIEBIG LIEBIG LIEBIG

Véritable Extrait de Viande LIEBIG

INDISPENSABLE dans toute bonne cuisine, pour préparer et améliorer potages, sauces, légumes, ragoûts, etc.

SE VEND CHEZ LES ÉPICIERS ET MARCHANDS DE COMESTIBLES

Remède facile à prendre contre le VER SOLITAIRE, rejet du Ver AVEC LA TETE, (résultat garanti), 10 fr. Le remède est rendu pour rien en cas d'insuccès.

Emulsion à l'huile de foie de morue pure et aux hypophosphites 2 fr. 75 le litre. — 2 fr. 50 par 6 litres

LES

ORDONNANCES MEDICALES

sont exécutées à la Pharmacie F. Gerreth, 15, rue du Chemin de Fer, ROUBAIX (ne pas confondre avec la rue de la Gare). AU MEILLEUR MARCHÉ QU'IL SOIT POSSIBLE, tout en tenant scrupuleusement compte de la QUALITE et de la QUANTITÉ des médicaments. COMME GARANTIE pour le docteur et le client tous les produits sortant de la pharmacie F. Gerreth sont cachetés à la cire avec CACHET DE GARANTIE.

BRONCHITES - OPPRESSION - ASTHME

Soulagement immédiat, guérison rapide, par les Pilules Antiasthmatiques F. GERRETH, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix. — Supérieures aux poudres qui ne soulagent que momentanément. Essayez : un seul flacon suffit. 4 fr. 50 le flacon.

Concessions à tous les fonctionnaires et aux malheureux

DEMANDEZ

à vos fournisseurs le TIMBRE BLEU DE L'ESCOMPTE QUATRE POUR CENT qui donne *La Plus Forte Prime*,

CINQ FRANCS EN ARGENT

pour 550 Timbres, seulement.

DIPLOMÉ A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE LILLE 1902

Blennorrhagie-Ecoulements

Ne pas prendre de balsamiques (copahu, cubèbe, santal, etc.) ni d'injections à quelque base médicamenteuse qu'elles soient avant d'avoir pris pendant dix jours au moins la Poudre antiphlogistique du Docteur MERLIER. — PRIX : 2 fr.

PHARMACIE MERLIER, 148, Rue de Lannoy ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 h. à 8 h. Vaccination le dimanche

Se méfier des imitations

Suprême Pernot

le meilleur des desserts fins

CAISSE HEBDOMADAIRE DE PRÉVOYANCE

Fondée le 1er Juin 1895

Directeur : J. DEVOGELE, Propriétaire et Fondateur

Rue Ampère, 63,

CANTELEU-LAMBERSART (Près Lille)

Aucune Société de Prévoyance, d'Assurance ou Société de mutualité quelconque ne peut rivaliser avec la CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE,

Il n'y a pas d'avantages plus grands dans l'univers. Avoir, tous les deux mois, la chance de gagner 7.500 ou 5.000 fr., avec 2 fr. 50 par mois, en restant toujours propriétaire des sommes versées.

Après chaque tirage, tout Souscripteur qui n'a pas gagné a la liberté de se faire rembourser les sommes versées, conformément à l'article premier des Statuts.

Demander les Statuts, ou envoyer nom et adresse à M. J. DEVOGELE, rue Ampère, 63, à Canteleu-Lambersart, près Lille, accompagnés de 2 fr. 50 en timbres ou mandat.

FEUILLETON DU 2 JUIN 1903. — N° 59

LA BUVEUSE DE LARMES

PAR

Pierre DECOURCELLE

PREMIERE PARTIE

XVIII

Départ

Et en prononçant cette épouvantable phrase, il avait l'accent d'un enfant, près de pleurer, qui réclame un jouet refusé par sa mère.

Un parent éloigné de Robert, accompagné de maître Goënnec, notaire de la famille, et représentant un frère de Mme de Malestroit, le jeune officier pour le moment en garnison en Tunisie, vint enfin chercher le malheureux.

Quand la voiture qui l'emportait s'éloigna la marquise de Santarem poussa un soupir de soulagement.

Celui-là, interné, pour toujours certainement, dans une maison de santé, car sa démence était incurable, disparaissait à jamais de la vie de la Buveuse de larmes, qui n'avait plus à craindre d'être troublée par lui.

Il en était de même de Kéroland, enterré, là-bas, quelque part, au fond du Finistère, et aussi de Blanche de Malestroit !

Il en était de même encore de son premier amant, le baron de Saint-Christol, oublié, perdu, et noyant dans l'absinthe, à ce qu'elle avait entendu raconter, au fond de quelqu'une de ces propriétés de Portugal, du Béarn ou du Bordelais, l'inguérissable chagrin que lui avait causé l'abandon de Lydia.

Il n'y avait donc rien, en vérité rien, qui pût l'effrayer sérieusement, ou l'arrêter dans son désir, dans sa volonté de satisfaire comme auparavant ses caprices, toujours, rien qui pût devenir pour elle dangereux ou même compromettant...

En somme, tout ce tapage autour de la mort de Blanche de Malestroit et de la démence de Robert s'apaiserait...

Elle connaissait par expérience les faiblesses du monde... Elle n'aurait jamais besoin de démontrer qu'elle était absolument étrangère à tous ces drames, car personne n'oserait ni lui dire, ni lui laisser voir qu'on la croyait coupable...

Pourtant, si le cas se présentait, n'aurait-elle pas mille preuves sérieuses et irrécusables pour nier toute participation à ces malheurs ? Il y avait bien l'enquête judiciaire.

Mais d'abord ces choses-là se font secrètement et restent mystérieuses : on ne sait jamais bien au juste ce qu'elles ont conclu, et on ne peut baser sur elles que des suppositions plus ou moins vraisemblables.

Et puis elle saurait bien, s'il le fallait, faire nommer « par avancement » ce jeune juge d'instruction au fond de quelque pays perdu, dans une colonie quelconque, où il resterait inconnu de tous, pendant de longues années, et obtenir que toutes les pièces relatives à cette malheureuse affaire, envoyées dans les bureaux du ministère, y soient à jamais classées et finissent même bientôt par disparaître.

Pourtant elle restait enfermée dans la pièce la plus reculée de son appartement, au fond de son château solitaire maintenant, défendant sa porte à tous, ne sortant pas, pâle d'inquiétude malgré tous ses raisonnements, et continuellement hantée en même temps que par les spectres de ses victimes, par le fantôme de sa mère, morte en la maudissant, par le souvenir de cette autre mère, vivante celle-là, et plus terrible encore, Mme de Kéroland...

Un matin, le courrier lui apporta une lettre de Goa.

Son mari !... Que dirait-il, que ferait-il en apprenant ce qui était arrivé ?

Si, pour se venger, Mme de Kéroland lui écrivait ? Si l'une des nombreuses ennemies qu'elle s'était faites dans le monde l'informait — par lettre anonyme naturellement — des bruits qui couraient sur celle qui portait son nom ?

Serait-elle assez forte devant tant de preuves, tant de charges accablantes, pour se disculper comme elle targuait jadis de pouvoir si aisément le faire ?

Contradiction étrange : ce mari dont elle riait volontiers et qu'elle éprouvait un âpre plaisir à rendre ridicule à ses propres yeux, voilà que maintenant il lui apparaissait presque terrible et qu'elle était prise d'une peur insurmontable en songeant à lui.

Elle tremblait, eût-on dit, en décachetant la lettre qu'il lui adressait...

Cependant, le temps matériel manquait pour qu'elle pût avoir appris les derniers événements...

Elle fut bientôt rassurée, et c'est le sourire aux lèvres qu'elle commença à lire ce que le marquis de Santarem lui mandait.

C'était, — comme d'ailleurs dans toutes les lettres précédentes, — un interminable hymne d'amour, en vérité touchant de la part de cet homme ; l'adoration passionnée qu'il portait à sa femme s'y mêlait à une sorte d'affection paternelle.

Les conseils qu'il lui donnait, la confiance qu'il lui témoignait, les observations qu'il lui soumettait étaient empreintes d'une indicible et délicate bonté : on y sentait que le bonheur de Lydia était sa constante, sa seule préoccupation.

Il exprimait ensuite, en termes émus, le chagrin qu'il ressentait. Il se trouvait, en effet, forcé de reculer de quelque temps le voyage annuel qu'il faisait pour venir auprès d'elle.

Le choléra s'était déclaré à Goa, et dans quelques-unes des possessions portugaises dans l'Inde.

Le devoir du marquis l'empêchait dans ces conjonctures de s'éloigner de son poste ; le départ du vice-roi, qui eût ressemblé à une fuite, aurait semé la panique parmi les populations éprouvées par le fléau.

Lydia ne souriait plus. Elle était tout à coup devenue sérieuse et pensive.

Quelque vicieuse que fut sa nature, le sang qui coulait dans ses veines n'était pas moins celui d'une haute et pure race.

Elle était bien la fille des comtes de Rochemaure, et — en dehors de ce qui touchait à la satisfaction de ses passions — l'orgueil héréditaire entretenait en elle les pensées généreuses et les fiers sentiments.

En outre, elle portait le nom de marquise de Santarem. Son mari était au milieu du péril, elle devait être à ses côtés.

Ce fut d'abord là sa première pensée.

Elle ne vit qu'ensuite l'immense bénéfice qui résulterait pour elle de cette résolution héroïque.

Elle disparaissait de Paris, juste au moment où le scandale pouvait l'atteindre, et le dévouement qu'elle témoignait à son mari en allant le rejoindre était trop beau pour ne pas faire tomber les bruits fâcheux qui pourraient s'élever contre elle.

Quand elle reviendrait, on aurait oublié et Kéroland et Malestroit, elle rentrerait au bras de son mari dans une auréole glorieuse, et nul alors ne songerait à lui marquer quelque froideur ?

C'était plus qu'une absolution qu'elle rapporterait de Goa, ce serait presque une glorification !

Elle n'hésita pas.

Aussitôt elle rédigea une dépêche :

« Monsieur le marquis de Santarem,
à Goa. (Hindoustan).

« Dans le danger où vous êtes, ma place est auprès de vous. Je pars immédiatement. !

« Lydia de SANTAREM. »

Elle sonna un domestique parut.

— Sellez un cheval et allez tout de suite porter cette dépêche au télégraphe... En même temps, priez la comtesse d'Alméida de vouloir bien venir me parler.

Cette chère comtesse Isabelle d'Alméida était vraiment bien le chaperon vigilant qu'il fallait à Lydia. Comme les simples dont parle l'Ecriture, il semblait qu'elle eût des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.

Elle n'avait absolument rien compris à tous les événements auxquels elle avait assisté : le suicide de Mme de Malestroit était pour elle la conséquence d'un accès de fièvre chaude, et la folie de Robert lui apparaissait comme un trouble momentané, causé par le chagrin de la mort de sa femme.

La comtesse eût juré sur sa part de Paradis que Lydia n'avait aucune part de responsabilité dans ces désastres, et qu'elle était le modèle des femmes chastes et des épouses fidèles.

La marquise lui fit part de la lettre qu'elle avait reçue de Goa et de la résolution qu'elle avait prise de rejoindre son mari.

Dona Isabelle essaya quelques timides observations, mais reconnaissant leur inutilité, elle ne put que joindre les mains d'admiration.

Lydia, avec un sang-froid et un soin merveilleux, lui précisa alors les détails du gouvernement de la maison dont elle lui laissait le soin. Elle lui dit les arrangements qu'il fallait prendre, les dispositions à observer pour que tout allât bien pendant son absence, qui durerait probablement de cinq à six mois.

Puis, se hâtant, elle écrivit à quelques unes de ses plus intimes amies et leur annonça son départ pour Goa, en insistant sur le devoir qui lui était imposé par les circonstances et qu'elle acceptait sans hésitation.

Lydia ne voulait pas que l'on ignorât la cause réelle de sa résolution, ou que l'on attribuât sa disparition de Paris à quelque autre motif.

Le jour même, les domestiques commencèrent à préparer les bagages.

Lydia, pendant ce temps, alla à Paris pour passer quelques heures. Elle vit Plouffle devenu tout à fait son factotum, et le chargea de terminer pour elle quelques affaires.

Il était nécessaire qu'à son retour, lequel aurait probablement lieu avec le marquis de Santarem, il n'existât rien qui pût exciter l'attention de celui-ci sur les dilapidations de sa femme.

L'absence de la marquise allait permettre des économies sur ses revenus qui serviraient à boucher bien des trous...

Plouffle, d'ailleurs, avait su se créer des auxiliaires inconscients dans tous les mondes, il s'était formé une véritable police : il savait, lorsqu'il avait besoin de s'en informer, ce qui se passait, ce qui se disait et ce qui s'écrivait. Il devait mettre la marquise au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser à ce sujet.

(*A suivre.*)